

Hubert JUIN



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Joseph Boly

1985

Critique littéraire ! C'est ainsi qu'Hubert Juin nous est d'abord apparu : présent dans d'innombrables publications, conférant sur l'expérience spirituelle de Charles du Bos aux Journées claudéliennes de Brangues, consacrant des livres à Aimé Césaire, Léon Bloy et Charles Van Lerberghe. Critique littéraire, Hubert Juin ne tombe ni dans le conformisme, ni dans la nouveauté. Il analyse des textes et scrute des individualités, en portant toute son attention sur l'expérience d'écrire en tant que dévoilement. Ce qui lui valut d'être chroniqueur dans la presse parisienne (*Le Monde*, *Le Magazine Littéraire*), de diriger des collections prestigieuses (10/18, Marabout) et de passer pour un des meilleurs connaisseurs des écrivains du 19^e siècle.

Attiré par l'essayiste, nous découvrons bientôt un poète immense et un néoromancier de grand talent. Le poète tisse de vastes tapisseries verbales et baroques où la femme se trouve en position centrale. Le romancier restitue son Ardenne natale dans son évolution socio-économique, renouvelant ainsi le roman régional dans une orientation qui affecte à la fois le sujet et l'écriture.

Biographie

- 1926 : naissance à Athus (Ardennes wallonnes), le 5 juin, de son vrai nom Hubert Loescher, dans un milieu rural, étranger à toute littérature. Installation de ses parents à Bruxelles, en 1938. Collège de Virton et écoles bruxelloises. Choc du fascisme. Contact avec la Résistance. Séjours à Athus jusqu'en 1952.
- 1945 : entrée en littérature, qui passe par un premier séjour à Paris (où il rencontre Albert Camus), un premier essai, à Bruxelles, (**Jean-Paul Sartre ou la condition Humaine**, 1946), une vie sans ressources et à partir de 1952, des vagabondages en France avec Gérard Prévot.
- 1953 : consécration d'un écrivain. Chronique régulière à *Combat*. Publication, en 1954, de **Les bavards**, autobiographie, son «premier vrai livre». Fréquentation d'Albert Béguin (la revue *Esprit*), puis d'Aragon (*Lettres françaises*), après un long séjour dans les pays de l'Est. Carrière établie d'écrivain (cycle **Les hameaux**, 1958-68) et de journaliste littéraire (notamment à France-Culture).
Marqué par le «Printemps de Prague». Après la disparition des *Lettres françaises*, collaboration au *Monde*, au *Magazine littéraire* et à la *Quinzaine littéraire*.
- 1987 : Décès à Paris, le 3 juillet.

Bibliographie choisie

Essais biographiques :

- *Les bavards*, Paris, éd. du Seuil, 1956.
- *Célébration du grand-père*, Forcalquier, Robert Morel, 1965.
- *Paysage sans rivière*, Paris, La Table Ronde, 1974.
- *L'arbre au féminin*, Paris, Luneau Ascot éditeurs, 1980.
- *La destruction des remparts*, Paris, Belfond, 1987.

Critiques littéraires et critiques d'art :

- *Aimé Césaire, poète noir*, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1956.
- *Les incertitudes du réel*, Bruxelles, Sodi, 1968.
- *Charles Van Lerberghe*, Paris, Pierre Seghers, 1969.
- *L'usage de la critique*, Bruxelles, André De Rache, 1971.
- *Écrivains de l'avant-siècle*, Paris, Pierre Seghers, 1972.
- *Marcel Arnould*, Bruxelles, André De Rache, 1973.
- *Victor Hugo*, Paris, Flammarion, 1984.

Poèmes :

- *L'automne à Lacaud*, Bruxelles, André De Rache, 1972.
- *Les guerriers du Chalco*, Paris, Belfond, 1976.
- *Forêt peinte*, Bruxelles, André De Rache, 1981.

Romans :

- *Les hameaux*, édition collective de cinq romans (*Les sangliers, La cimenterie, Chaperon rouge, Le repas chez Marguerite, Les trois cousines*), avec une préface d'André Dhôtel, Verviers, Marabout n° 1022, 1978.

Travaux critiques sur Hubert Juin :

- Jean Mergeai, *Hubert Juin*, Bruxelles, Pierre de Meyère, 1972, coll. *Portraits*.
- Guy Denis, *Hubert Juin ou le roman du vertige*, Virton, La Dryade, 1975.
- Guy Denis, *Hubert Juin*, Paris, Pierre Seghers, 1978.
- Michel Otten, Lecture en postface de *Le repas chez Marguerite*, Bruxelles, Labor, 1983. Préface de Jean-Jacques Andrien.
- Bibliothèque Hubert Juin, *Hubert Juin : quand les hameaux se mettent à parler*, Arlon-Aubange, 1988. Cet ouvrage contient une biographie et une bibliographie détaillées, ainsi que de nombreuses photographies.
- Daniel Laroche, Hubert Juin et la question du régionalisme. À propos du *Repas chez Marguerite*, in *Nouveaux regards sur les lettres françaises de Belgique*, Bruxelles, éd. Labor, coll. Archives du Futur, à paraître.

Texte et analyse

Ils avaient coupé une partie des sapins de Masure, là-bas, au coude de la Messancy.

L'eau s'en allait en radotant à travers les hautes herbes, parfois engloutie sous le vert, et ailleurs reparaissant en boucles blanches aux arêtes d'un gros caillou, et cela coulait, vaille que vaille, jusqu'aux premières terres de Tige où, alors, la Messancy s'évasait, prise par le barrage rudimentaire qu'on avait construit en aval du moulin. C'était un jeu pour les galopins du village d'aller d'une rive à l'autre, les chaussures à la main, le pantalon haut troussé sur les cuisses, ou bien, les filles, la jupe nouée sous les fesses, à petits pas, un peu vacillants sur le faitage des pierres assemblées, avec des rires lorsqu'il fallait franchir les gros bouillons entre des créneaux capricieux. C'était un bruit comme d'une soie qu'on déchire. Des branchages s'accrochaient dans l'étroit des goulets, et la Messancy, on aurait dit, étouffait, puis ça faisait sale, et encore sale ? Il fallait voir comment ! des rats couraient, pelés et gros autant que des lapins, les dents jaunes qui pointaient, et les yeux mauvais, là-dedans où il y avait toujours une charogne qui venait pourrir teignant l'écume de boue verte, si bien que Mathieu du moulin, d'un long bâton manœuvré comme une gaffe, poussait, soulevait, tirait, jurait le nom de Dieu, de la Vierge et des saints, dans l'eau jusqu'aux genoux,

— Et ces saloperies de rhumatismes, vous pensez... jusqu'à ce qu'enfin le chancre délivré s'en aille au fil de l'eau s'échouer plus loin dans les lacets des ajoncs ou, pire, se prenne à puer avec béatitude contre l'une ou l'autre des piles du pont de Vellin, qu'il y avait alors dans l'air bleu des grosses mouches pareilles à des éclairs d'or et que la puanteur gagnait le pont entier, les maisons, les ruelles.

(Le repas chez Marguerite, p. 1)

Nous donnons la première page du roman pour bien marquer que nous ne voulons pas choisir et que nous voudrions donner, si c'était possible, le roman entier. Excellente occasion pour partir de l'analyse d'une page en prose et amorcer – ce que souhaitent beaucoup de professeurs – l'analyse du roman dans son ensemble.

Signalons dès l'abord que *Le repas chez Marguerite* est le quatrième des cinq récits d'un cycle rural qui s'intitule *Les hameaux*, qu'il doit beaucoup aux recherches du nouveau roman et qu'il bénéficie déjà d'un bon appareil critique, dû à Daniel Laroche, Michel Otten et Jean-Jacques Andrien (voir bibliographie).

La page que nous reproduisons évoque la Messancy, rivière qui traverse le récit de part en part, symbolise chacun des personnages et singulièrement la femme (enfant, amoureuse, garce ou mère) et constitue en quelque sorte le tissu sur lequel vient se tisser l'épisode du *Repas chez Marguerite*. Bien mieux : la Messancy, avec ses méandres, représente la phrase même d'Hubert Juin, entrecoupée de parenthèses, de bouts de dialogues, d'expressions populaires et charriant des événements, petits et grands, dont elle se fait la mémoire.

Replaçons ce court extrait dans une présentation de l'œuvre entière et dans l'éclairage du roman moderne.

1. Éclatement du récit au détriment de sa cohérence logique. Deux histoires sont racontées en alternance : celle de Mathieu et celle de Pierre, celle-ci qui a eu lieu deux ans auparavant étant enchâssée dans l'autre, et, en quelque sorte, dans le souvenir de Mathieu. L'unité ne peut être perçue que par une opération de lecture (voir plus loin).

1ère partie ch.1-2 : Mathieu du moulin, au cabaret de Cécile, s'inquiète de sa cécité et pense aller rechercher Marguerite à Hagondange le surlendemain.

ch. 3-5 : Pierre du bois, un marginal exclu du village de Vellin, disparaît et revient, deux ans plus tard, avec Méthilde et Marguerite.

ch. 6 : Mathieu revenu dans son moulin reste décidé à ramener Marguerite.

ch. 7 : Pierre et Méthilde, avec la petite-fille de celle-ci, Marguerite, semblent être bien accueillis à Vellin.

ch. 8 : Mathieu part pour Hagondange.

ch. 9-10 : Méthilde meurt dans la Messancy. Pierre s'en va. Marguerite est placée.

ch. 11 : Mathieu ramène Marguerite chez lui.

2ème partie ch. 12-22 : Le vieux Masure raconte ce qui s'est passé : les jeunes qui se scandalisent de la présence de Marguerite, les vieux qui assistent impuissants au viol de Marguerite pendant le repas, Mathieu qui part en exil, le moulin qui brûle.

2. Pluralité de lectures

Par exemple, une lecture socio-économique qui permet de rapprocher Mathieu et Pierre dans leur lutte contre le destin, élément constitutif du roman régionaliste : histoire de Pierre (opposition habitants - étrangers au village) et histoire de Mathieu (opposition jeunes - vieux).

Nous assistons à l'effondrement de l'ordre ancestral qui avait régné depuis toujours dans les hameaux. Ce qui ne se fait pas sans sauvagerie, l'incendie du moulin signifiant symboliquement la mort du village.

3. Auto-référence au texte

On peut voir dans la Messancy un miroir générateur de récits.

Choix de textes

Célébration du grand-père.

Des Gendre et des Thill, je suis le premier à lire et à écrire. De tous ceux qui ont peuplé les hameaux, je suis le seul à savoir ce qu'est un livre : comment il est fait et comment on le lit. Cet enfant qui vient me visiter certaines nuits, m'emplissant l'âme à la fois d'un grand bonheur et d'une terreur soudaine, je crois qu'il m'accompagne encore dans d'autres promenades, celles que je fais à l'horizon de ma table.

De Roger Gendre, le grand-père, j'ai conservé l'habitude de n'avoir, en réalité, qu'une seule table. Lorsque l'heure est venue de manger, j'écarte mon travail, je mets mes papiers dans un désordre que je connais et au sein duquel je me retrouve avec aisance, et place est faite à la nourriture.

C'est à cette même table que je reçois mes amis. Mais lorsque je lève les yeux, ce n'est plus la forêt de Vellin que je vois, ni les ruines de la Cimenterie, ni le versant de Tige, ni la Messancy qui roule en contre-bas, non ! mais une bibliothèque. C'est là que je me promène, naïf sans doute, émerveillé toujours. Cette longue privation de culture, qui a été la condition des miens, qui a failli être mon lot, m'a donné la boulimie de la lecture : je fais de longues errances, des voyages souvent, avec l'un ou l'autre, dont j'ai coutume de tenir chronique. Alors ma table prend un autre aspect : les fées de Nodier viennent y jouer. Stendhal y pose le plus grand roman de la langue française, Diderot y pèse ses sages paradoxes, Balzac y construit une société...

Je suis là-devant pareil à un enfant qui n'en croit pas ses yeux, et je m'efforce que rien de cela ne se perde, alors que se sont perdus (par ma faute, hélas !) les couleurs des toits de Vellin, les musiques militaires du kiosque de Lisse, le bruit des frelons dans la cour du Tonkin auprès des bouteilles vides mal rangées...

Quel plaisir, alors, d'écrire...

Puis ma table change encore. Les journaux bruissent et laissent l'odeur d'encre fraîche imbiber le bois. Les livres nouveaux quittent leurs emballages. Les lettres sont là, bien sages, rangées, qui attendent, pour être ouvertes, la fin du cérémonial. Ce sont les fêtes de la table, ses paroles. Il faut ordonner les lettres, les anodines au-dessus du paquet : les plus attendues, les plus désirées, dessous.

À Vellin, une lettre, c'était un événement, mieux encore : un événement collectif. Le signe d'un malheur.

— *Mélauon a reçu une lettre, ce tantôt !*

— *Eh oui ! sa sœur allait au plus mal...*

S'agissait-il de cela ? On n'en savait rien. On vivait replié sur soi. Il n'y avait que la catastrophe qui puisse surgir dans les hameaux !

Alors, comme on ne savait pas, ou comme on savait bien, ils allaient chez Mélauon, tous, l'un après l'autre, ou en petits groupes, dans la journée, et la lettre était là, bien défripée, bien lisse, sur un coin de la table. Et chacun la lisait de son mieux ou la faisait lire.

Oui, c'était ainsi pour les lettres, comme pour les cercueils, qu'on hissait sur la table, lorsque les morts étaient dedans, pour la dernière veillée...

Aux environs de Vellin (Fragment)

Pour Roger Gendre en toute complicité.

*Grange due. Couvaion d'astres hors des sentiers battus,
voici la machinerie des sèves et la couleur tranchée
au ras des tiges dans la pluie cordage entre
l'étoile et nous : il n'est de cesse dans ce lieu-ci.*

*Et les mots croissent dans la chaleur couvée du sol
une bouche où les syllabes encore sont endormies. Puis
les bourgeons aux branches soudain s'ordonnent :
syntaxe de rapines à feuilles si menues qu'on les oublie.*

*Le champ bascule porté par des strophes inconnues
ainsi par bras robustes les empereurs païens
ornés d'épées portés aux hordes mercenaires
dans les soirs de bataille et de vin.*

*Grange vive ! C'est le chant dans la grande besogne
de la faux qui luit, du charroi dans le jagement des filles,
le rire des patois, et passé par force au van des
hommes.*

* * * * *

— Tiens ! il y a encore eu un accident dans l'usine d'Hagondange...
Antoine a tiré sa casquette vers la nuque, par l'arrière, serrant le pli
entre deux doigts, et il a murmuré :

— C'est pas une usine, ça, c'est l'abattoir de Chicago. Alors les
autres ont dit qu'il exagérait, mais de fil en aiguille nous en sommes venus
à parler de ces usines à acier qui s'installaient de plus en plus nombreuses
autour des hameaux et qui bientôt allaient dévorer, s'étendant, tous
les pays, et qu'un jour, eh bien ! nous ne verrions plus les jeunes dans nos
champs, mais aux alentours des hauts fourneaux, des laminoirs, des fours
Martin,

— et qu'ils reviendront tous, a dit Masure, puis il a levé la main
avant de la reposer sur la table :

— tous dans l'état où je suis, avec un bras en moins, et alors il n'y
aura plus rien pour eux que le malheur...

Nous tournions dans nos têtes ce que Masure venait de dire. L'Avenir
consacrait des notices discrètes aux accidents de l'usine d'Hagondange,
aux accidents du bassin de Rodange, à ceux de la région de Longwy, à
ceux de l'usine de Tarmacadam d'Athus, à ceux d'Halanzy.

Masure, il y a du temps, était un homme riche. Il est encore le plus
gros fermier des hameaux, mais il n'a pas bonne mine dans ses vêtements
usés, délavés, ravaudés, et son bien qui s'éminçait. Les notables, chez

nous, avaient perdu leur prestige. Lorsque le marchand de la coopérative Le Lion de Lisse passait, ils raclaient le fond de leurs vieux porte-monnaie exactement comme nous, les pauvres.

La nuit, les hameaux s'embrasaient lorsque, au loin, la fonte étincelait dans le sable des rigoles conductrices, ou lorsque, dans les aciéries, une coulée géante basculait hors d'un four Martin vers les grandes poches suspendues, une véritable cuisine du diable.

Hagondange était en avance sur les hameaux.

(Le repas chez Marguerite, p. 80-81.)

Le meunier n'avait pas bougé. Sur cette souche il connaissait une paix incomparable. Il ne pensait plus. Il était comme endormi, et cependant il ne dormait pas. Il voyait, il suivait en lui-même la vie d'un homme venu d'Allemagne dans un village cerné de forêts et devenant le meunier, l'homme considéré, l'homme riche, l'homme respecté. Il était bien loin de cette femme étendue dans la boue. Bien loin de cette nuit étrange.

Puis il vit des lumières qui filtraient entre les branches basses, des lumières qui se déplaçaient à une cinquantaine de mètres de là. Il restait immobile. Rien n'aurait, à cet instant, été capable de le faire bouger.

— Ce sont les gens du village. Ils te cherchent. Ces lanternes les unes derrière les autres... Il y a mes fils là-dedans... Et tu es assise là, à ne rien vouloir comprendre. Comment veux-tu que je leur explique, si tu ne rentres pas avec moi ?

Il parlait lentement, sans conviction. Sa voix était neutre et basse. Ce qu'il disait avait l'air de ne le concerner en rien.

Il se sentait étrangement las - comme s'il avait couru des jours et des jours dans la forêt sans pouvoir s'arrêter, s'asseoir, dormir. Et comme s'il lui fallait encore, durant des jours et des jours, parcourir la forêt. Et tout cela en vain.

— Il faudrait appeler... Crier...

Il avait dit ces mots d'une voix égale, avec la même lassitude, la même indifférence. En lui, il n'y avait plus rien.

— L'enterrement d'un cerf, dit Joséphine.

Le meunier hochait la tête.

Oui ! C'était cela. Ce n'était que cela. Mais quel rite et quelles mœurs Pourquoi cet enterrement, et toutes ces lumières derrière le cadavre dérisoire ? Il imaginait très bien la scène. Devant, porté sur des branchages par quatre hommes, le cerf, les pattes déjà raidies, déjà prises par la mort, et la tête qui pendait, les bois superbes oscillant au rythme de la marche. Il avait les yeux vitreux, et au coin de sa lèvre, une bave sanglante. Devant ce groupe marchait un homme, une lanterne à la main, qui frayait les chemins, qui menait le cortège vers un but connu de lui seul. Derrière les quatre hommes, enfin, tous les habitants du village se pressaient, agitant des feux. Ils étaient tous là. Et même Chaperon Rouge. Et les morts aussi, peut-être, derrière, dans les ténèbres. Les fils du meunier, dans la foule, se rengorgeaient. Pourquoi ? Il fallait revenir à l'avant du cortège. Mais oui ! cet homme qui conduisait le processionnal, cet homme coiffé d'un chapeau melon, et dont le costume noir était lustré de pluie, c'était...

Lorsque le meunier se dressa, il était seul. Joséphine avait disparu.

(Les sangliers, p.109-110.)

Le sentier montait en pente douce. Les hêtres formaient voûte. Les taillis et les broussailles du sous-bois se devinaient confusément. Plus haut, dégagée de la brume, la sapinière se dressait. Le sentier hésitait. L'eau s'était tue.

Le sentier longeait les sapins, puis, tournant droit, se perdait dans la nuit de ces branchages immobiles et durs. Roger marchait sur une épaisse couche d'aiguilles de sapin. Le sentier montait toujours, rude, glissant. Roger tomba sur un genou. Il se releva vite, inquiet d'avoir perdu cette habitude de la marche en forêt qu'il pensait être à jamais en lui. Mais le corps n'a pas de mémoire. Roger s'arrêta. Il respirait fort, se hâtant de reprendre souffle, éprouvant une sorte de honte à ne pas retrouver l'ancienne force.

« J'ai passé des nuits dans ces forêts, pensait-il. Nous allions à grandes enjambées silencieuses, avec le chien sur les talons, tendus que nous étions à ne pas faire craquer les aiguilles, à ne pas buter contre une branche, à éviter le vent lorsque nous approchions d'une clairière... »

C'était dans l'aube glacée : rien n'est décidé encore, on ne devine pas le jour, on le pressent parce que le froid devient plus vif et mord. On se

poste. À un geste de la main, le chien se couche, avec un frisson qui le prend tout et tire les oreilles en arrière. Il faut attendre. Demeurer immobile. Oui ! il passera par ce ravin, le solitaire, la hure luisante dans le jour enfin levé, les défenses jaunâtres, menaçantes, et les yeux petits, méchants, froids, attentif à la moindre buée. Et lorsqu'on respire, c'est une fumée qui vous brouille la vue, monte haut, prend le visage dans un rets glacé...

« Et maintenant, j'ai perdu jusqu'à l'habitude de marcher dans les sous-bois... »

L'enfant qu'il avait été et qui partait au cœur de la nuit n'aimait rien tant que marcher dans les sous-bois, derrière le grand-père, l'un et l'autre deux hommes dans la nuit, deux hommes véritables (un vieillard et un enfant) avec le fusil en bandoulière, le couteau dans sa gaine, à la ceinture, les deux chiens aux talons.

Fernand Gendre, lui, n'aimait pas chasser, n'avait jamais chassé. Un univers autre. Il parlait affaires. Il voyageait. Le train le ramenait de temps à autre. La salle du cabaret ne suffisait pas à son discours. Qu'importait alors à Roger : il était avec le vieux Thill, son grand-père, à traquer la bête dans le froid des forêts.

(*La Cimenterie*, p. 23-25.)

Le meilleur élève était Louis. C'était un élève dédaigneux. Il ne s'abaissait pas aux détails de l'enseignement. Un jour, Joseph Cordonnier voulut le punir. Ce petit homme à la moustache noire et au béret basque poussé vers le front, sur les yeux presque, se rêvait irrésistible. Toute son aigreur venait de là : les filles le repoussaient, et de sa taille : les villageois s'en moquaient.

— Quel galant ! disait-on. Il ne pourrait cueillir une pomme à sa belle, même aux plus basses branches... Un temps, il avait arboré une canne. Non pas une canne comme en ont les infirmes de chez nous, bien coudée pour la main, et caoutchoutée au bout : une canne à pommeau, noire, laquée, une canne plus extraordinaire encore que celle du notaire de Tige.

— Vlà, ma parole, que le Cordonnier se sent plus, avait dit Parturier. Probable qu'il va partir en voyage...

L'affaire avait failli se gâter. Virginie Felten, la femme du boucher, énorme, et des poings à briser d'un seul coup le crâne d'un veau, s'était plantée devant l'instituteur un jour qu'il passait devant sa boutique, la canne moulinante, et :

— *Si jamais un gringalet comme toi, Joseph, tout instituteur que t'es, s'avise jamais d'abaisser sa canne sur le dos de mon fils, je le massacre !*

Elle avait vu dans la canne à pommeau un instrument de torture pédagogique. Rouge, l'instituteur avait continué sa route, sans répondre. La voix de la mégère emplissait la rue, entrait dans l'école par toutes les fenêtres :

— *Quand j'avais douze ans tu me pinçais les fesses, vilain bougre. Tu avais seize ans et tu étais déjà le cochon que tu es : tu ouvrais ta braguette sous mon nez, à moi, innocente...*

Puis, ne recevant aucune réponse, et l'instituteur venant de repousser sur lui la porte de l'école :

— *... et pas plus tard qu'il y a trois jours, oui ! voilà-t-il pas qu'il a voulu basculer ma servante ! Ah feignant !... Et sur le fumier des Massure encore. Elle était toute épouvantée, la pauvre Céline...*

La pauvre Céline mesurait près de deux mètres, avait une chevelure semblable à des bouchons de paille assemblés au hasard, et regardait le monde, de ses yeux chassieux, avec une placidité toute animale. Le boucher, Henri Felten, lorsqu'il parlait d'elle, disait :

— *Mon cheval...*

(La Cimenterie, p. 96-98.)

Pour les deux textes qui suivent, la présentation de l'édition Belfond (1984) a été conservée.

*Nous ignorerons toujours, Laurence, la berge non plus
que la source Tu m'es tant inconnue qu'à toi je voudrais boire
J'ai passé les rivières, traversé les flaches J'ai ignoré le
canal de ton front Mes bras ont hâte Je veux que ton ventre
brûle, et la ville Je te parle de si loin que ton corps tremble
Ici ils ont des armes tissées de brindilles et des sentiers
menteurs Ils capturent les nuages tout vifs et les enferment
Il vivent à même le sol et dans les forts vents d'automne*

Parfois lorsqu'ils parlent l'éclair cède Et le mort dessus les branches prophétise – tant il est las Je me souviens de toi et de tout ce que je n'ai jamais vu de Laurence : les jambes qui vont si loin dans le dehors, et le grain de la peau avec le jasmin la rosée à l'approche du jour, le poème C'est que le siècle s'est écroulé avec l'Empire et les Césars qui sont douze – cela non loin de la rue aux Ours, là-bas où la connaissance que nous avons des continents lointains s'efface Et ne reste alors, à la lèvre, que le jour promis Avec une renoncule mise à mort

Revenir m'est impossible J'écris dans le vide du corps avec des mots de craie Entre nous : l'éboulement confus des jours et peut-être l'asphodèle, fleur pâle

(Les visages du fleuve, p. 90.)

Ils hissent le mort vers le ciel, le plus haut possible Ensuite ils rient avec les étendards de la peur et les vagues qui s'en viennent boire au creux de leurs bras Un peu, Laurence, comme à tes aisselles ce varech que tu gardes pour mes paumes et ma langue Je parle au profond de toi parmi la transparence, alors qu'ils sont au marché faisant commerce des victuailles à venir

Je ne sais pas encore ni jamais où le lac, non plus que la tendre entaille Ma main est aveugle à chercher le raisin de ta nuit L'ombre feuillue avec les tresses enfantines et les chemins buissonniers Comme si peut-être au coin de ta lèvre il y avait le campement de la joie et les majuscules des liesses et du plaisir Je suis les traces de toi depuis les tourbières jusqu'aux pays fabuleux des anciens Rois Les bergers se sont vêtus de cendre afin que le jour te soit propice Ainsi voit-on des soleils se prendre aux chevelures des épis

(Les visages du fleuve, p. 91.)

UN PAYSAGE AMBIGU

*L'armure des arbres déplacés jusqu'aux portes du village
il reste un cri d'oiseaux pour éclaircir le mystère combler
le fossé retenir par ses cheveux d'eau l'enfance d'un chevrier*

*Il y en a qui sont venus avec des fourches et les épis battaient
autour d'eux Il y en a qui se sont assis aux nœuds des
branches avec les feuilles Il y en a qui se sont courbés couchés
le long des massifs Alors la cérémonie s'est enlisée doucement
avec les barques et les nuages*

*On a marché avec lenteur jusqu'où les haies finissent
c'était un ciel inverse pareil à un grand chien L'or
de sa fourrure fumait de pluies dessinées brouillait l'
air le maculait d'osier roux*

*On a passé le seuil
et tout s'est ouvert sur une plaine sans fin qui nous fit
peur Les lisières frémissaient Il n'y avait que le plat
de la terre : elle était béante au bout Nous étions seuls*

*Alors nous sommes entrés dans la fièvre de l'enfant qui nous
rêvait parmi les fleurs de la décoration murale Se tournant
la face à même l'ombre où la chaleur est sournoise il
guettait le passage des fleuves entre les lais du papier
peint Ses épées s'enfonçaient dans nos gorges puisaient
les os du cœur Il nous implorait fumées Il comptait
les émerveillements multipliés de nos abois Alors les
fusils ont ravagé la plaine Les gibecières se gonflaient
de poils touffus de plumes désarmées de rébus pervers Le
château fermé voguait très haut loin du regard
Les arbres s'étant dévêtus cessèrent brusquement de chanter*

Hubert JUIN - 20

*La journée de chasse agonisait dans les taillis les mares
Les veuves en manteaux noirs portèrent la nuit dans
le village l'étendirent d'une maison à l'autre avec
des pierres et des haches de sel*

*La fièvre s'ouvrait pareille à une grange Le sommeil
gisait dehors, fracassé.*

(Les oiseaux de laine)

Synthèse

Qui est Hubert Juin ? Même chez les professeurs de chez nous, en communauté française de Belgique, la question ne suscite guère d'échos. Certes, il est connu dans sa région d'Athus et d'Aubange. Depuis 1988, la bibliothèque communale d'Athus porte le nom de *Bibliothèque Hubert Juin*, tandis que se constituait en même temps un fonds Hubert Juin, destiné à rassembler tout ce qui se rapporte à l'auteur, comme on l'a fait à Charleville pour Arthur Rimbaud. Mais c'est en France et à Paris, c'est-à-dire dans les milieux littéraires qu'Hubert Juin s'est fait un nom. Personnellement, je ne l'ai rencontré qu'une seule fois, et c'était dans le Dauphiné où il avait participé, en septembre 1983, aux journées claudéliennes de Brangues et commenté le *Journal* de Charles du Bos.

Est-ce à dire qu'Hubert Juin aurait été, à l'instar d'Henri Michaux, un écrivain français universel, sans aucune attache avec son pays d'origine ? Non, bien qu'il ait quitté sa région pour Paris, avec les sentiments d'un jeune révolté, Hubert Juin n'oublia jamais son pays d'Athus où il est revenu la dernière fois, en 1979, pour assister à un vernissage et se faire photographier, au Clémarais, à Aubange, en compagnie de Louis Goffin, Guy Denis, Christian Piscaglia et René Steimes... Mais il est vrai qu'il y a eu un malentendu entre Hubert Juin et son pays d'origine. Dans *La célébration du grand-père*, il se montre parfois très dur envers les gens de chez lui, distinguant les « bons », d'un côté, et les « mauvais », de l'autre. Voulait-il régler quelques comptes avec tel ou tel membre de sa famille ? Reste qu'il a parlé des hameaux de son enfance, qu'il a eu des raisons de les aimer et de les haïr, tout à la fois. Il s'en explique dans un extrait de *La célébration du grand-père* qui mérite d'être cité :

Mais lorsque tout fait silence autour de moi, que l'agitation du quotidien s'apaise et que les nécessités les plus diverses cessent de venir battre le plateau de ma table, alors, dans ce silence de nuit qu'aucun oiseau ne traverse, dans ce silence épais, si durablement semblable à celui

qu'on doit traverser à coups d'épaules sous les sapins qui cernent, par exemple, le château du Pont d'Oye, alors les trois coups d'une secrète souffrance résonnent, et je ne vois rien qui soit plus urgent que de donner un semblant de vie à ces gens de ma lignée, à ces gens des hameaux qui n'ont plus désormais de vie que par moi, dont je suis, au pays de la parole, le délégué... Les hameaux ne sont plus, c'est vrai. Je suis le chroniqueur d'une vie morte. Le seul témoin.

Beaucoup d'entre eux sont morts, mais sur eux tous le silence s'est refermé. Et c'est comme si ma table était leur tombeau véritable, et comme s'ils attendaient de moi, le délégué, une sorte de justice : que je dise leurs vices ou leurs vertus, c'est tout un ! Que je dépeigne leurs travers ou leurs bontés, que je les montre dans leur nudité douteuse, cela n'importe pas ! Je ne les ai pas inventés, et je suis incapable d'inventer autre chose qu'eux. Ils ne me laisseront pas en paix tant que je n'aurai pas tout dit de ce qu'ils furent.

La part régionale de l'œuvre d'Hubert Juin a donc une portée française et universelle. À une jeune étudiante qui l'interrogeait en 1957, il avait répondu on ne peut plus clairement : *Il n'est pas question pour moi de renier mes origines. mais voyez : je vis en France, je suis un journaliste français. Je pense en terme de République et non de Monarchie. Je juge la politique d'un point de vue français. Ce que j'aime est ici. Ceux qui m'ont fait confiance vivent sous le même ciel. Ma mythologie est la mythologie de Paris. Et aussi : je suis un écrivain français, écrivant et publiant en France...*

Revenons à son œuvre littéraire. Celle-ci est abondante et diverse, éparpillée en volumes et dans les journaux et revues, sans parler de ses émissions radiophoniques. Elle comprend cinq romans, quatre essais autobiographiques, une trentaine de livres de critique littéraire et de critique d'art, parmi lesquels une biographie monumentale de Victor Hugo, et une vingtaine de recueils poétiques, presque toujours négligés. Malheureusement, dans les milieux parisiens, l'œuvre de l'essayiste a trop souvent éclipsé celle du créateur

Ce dossier a mis particulièrement en valeur le créateur romanesque. Arrêtons-nous un moment à sa production poétique, vaste et vivace, dont Jean Mergeai témoigne dans la plaquette éditée par la bibliothèque

d'Athus : *Les mots, Hubert Juin en était fou. Jusqu'au bout de sa trop courte existence, il les a animés avec une fougue émerveillée, sur laquelle le surmenage et les preuves n'eurent aucune prise. Non seulement il a gardé intacte sa fraîcheur d'accueil de la chose écrite. Mais, en outre, il a, au cours de sa dernière maladie, continué à orchestrer les vocables avec cette force et cette délicatesse qui contribuait à faire son originalité. Car, c'est par des textes poétiques que s'achève et se couronne cette œuvre immense de forçat volontaire de l'écriture. Il y a là comme un symbole. C'est comme si, en proie à la souffrance et à l'angoisse, cet écrivain complet s'était raccroché à ce qui, tout au long de sa vie créatrice, constitua la démarche à la fois la plus libératrice et la plus exigeante. Ainsi naquirent des textes somptueux, riches, discrètement vibrants de **La destruction des remparts**.*

Y a-t-il, pour conclure, une unité profonde chez cet écrivain de chez nous, enraciné dans sa terre et dans son peuple, chez ce poète où l'histoire et l'actualité s'unissent naturellement aux sentiments personnels de l'homme, chez ce critique, préoccupé de découvrir, à travers les auteurs et les œuvres, l'expérience d'un écrivain qui se dévoile par l'écriture ? Poser la question de cette manière, c'est déjà y répondre.

L'usage de la critique, pour choisir un essai essentiel, rassemble des études et des portraits qui vont de Marcel Thiry et Pierre Emmanuel à des auteurs à peine connus. *Écrivains de l'Avant-siècle*, grâce à une formule heureuse, jette une lumière nouvelle sur des auteurs du 19^e siècle, grands et petits. La biographie de Victor Hugo ressuscite un personnage avec une érudition hallucinante qui masque peut-être quelque peu la grande rumeur de l'époque. Mais dans l'un et l'autre cas, Hubert Juin est à la recherche de l'homme qui écrit et se dévoile par l'écriture.

Les cinq romans des *Hameaux* auxquels on peut ajouter les essais biographiques lient la mémoire à l'imaginaire. L'expérience d'écrire est aussi la sienne. *Nous écrivons, vivants que nous sommes, une écriture forgée par des morts*.

Enfin les poèmes, surtout *Les guerriers du Chalco*, le maître livre qui doit son nom à *Paradiso* de José Lézama Lima, sont avant tout une fête du langage écrit. Ici, note Pierre Dhainaut, *les mots ont plein pouvoir. Ils sont*

Hubert JUIN - 24

libres et le temps se délie. Pour refuser les monstres, il y aura toujours un chant comme celui d'Hubert Juin, cette épopée des corps et des rêves, ce grand feu du langage et de l'amour.

Joseph BOLDY